

MESURE ET DÉMESURE.

LE MÉDECIN, L'ARGENT, L'ÉTHIQUE

Docteur Jean Marie André
Association Economie et Santé.
Pompador, 12-14.09.94

Parler ici de mesure et de démesure à Pompador relève du plus grand hasard que j'utiliserai pour introduire mon exposé. Benoît Mandelbrot donne l'exemple scientifiquement et mondialement fameux de la côte bretonne, devenu modèle de l'incertitude de la mesure dans l'univers fractal. Depuis un satellite, vous apercevez les dentelures de ses pointes et abers. Depuis un avion à basse altitude, vous découvrez les recoins de ses petites plages et si vous mettez les pieds sur les rochers, vous verrez les multiples aspérités qui accrochent votre peau... Vous pourrez alors vous demander : mais quelle est la longueur de cette côte bretonne ? Selon que vous suiviez les aspérités vues depuis le satellite, l'avion, depuis votre hauteur de pied, les comptes seront différents et ils le seront encore plus si vous allez au-delà de ces repères. La côte bretonne nous permet d'entrer dans l'univers fractal : "l'univers observé n'est pas l'univers réel : c'est un hérisson fractal pointant ses doigts multiples et structurés vers le cosmos lointain". La longueur de ces côtes apparaît d'autant plus grande que la règle utilisée pour la mesurer est courte. Quelle est la vraie longueur ? Le concept de longueur doit incorporer cette incertitude. Laurent Nottale nous en donne un autre exemple : il voit un homme ici, plus loin un de ses organes, plus loin une cellule, plus loin un noyau. Il parle d'une vision zoomée en nous rappelant que pour voir au dixième de millimètre, l'homme prend une loupe, que pour voir à l'échelle du micron il prend un microscope

électronique, pour voir à l'échelle d'un Angström, il prend un microscope à effet tunnel et qu'au-delà il prend un accélérateur de particules.

Qu'il ait choisi le secteur libéral et le paiement à l'acte ou qu'il ait choisi le secteur public avec un salaire indépendant du nombre d'actes effectués, et je m'en tiendrai à ces deux situations, le médecin a un rapport constant avec l'argent, qu'il le veuille ou non, qu'il le reconnaisse, l'ignore ou qu'il le nie. Le médecin, entre mesure et démesure, voit sa liberté d'action et de prescription de plus en plus limitée par le pouvoir économique. La collectivité lui demande des comptes de plus en plus fréquents et de plus en plus précis. Au cœur de ce conflit entre le point de vue de l'individu et celui de la collectivité, le médecin doit assumer cette tension. Cette tension ne se situe pas seulement dans la relation que le médecin a avec la collectivité mais aussi dans la relation que chaque médecin entretient en lui-même avec l'argent. Ce double point de vue peut susciter en chacun de nous une forte exigence d'impartialité et d'égalité mais notre point de vue personnel y fait souvent obstacle. L'Éthique peut-elle nous aider à résoudre cette tension?

En référence au Séminaire Médecine et Philosophie, je rappellerai que le médecin est totalement immergé dans l'ordre technoscientifique. Je rappellerai que cet ordre inclut la technique, les sciences et les sciences humaines dont l'économie et regroupe la totalité du monde social dans sa confrontation théorique et pratique à son environnement et à ses propres moyens d'existence. L'ordre technoscientifique est l'ordre du savoir et du savoir-faire. Il est structuré en son intérieur par l'opposition du possible et de l'impossible et par l'opposition scientifique du vrai et du faux. Cette limite étant constamment remise en question avec le progrès des techniques et des sciences, cet ordre ne peut se réguler de lui-même. Si tout ce qui est possible devait toujours être fait, le malade et la société iraient à la catastrophe. Il faut donc le limiter de l'extérieur.

Simmel, sous le titre *La Philosophie de l'Argent* va, peu de temps avant sa mort survenue en 1918, s'opposer à la vision marxiste de l'argent. Marx, en effet, avait fait de l'argent un agent corrompateur créant en tant qu'instrument d'échange la confusion des rôles, la perversion des valeurs et la corruption des individus. Pour

Simmel, l'argent est une réalité neutre, un instrument indépendant de ce qu'il sert à évaluer. L'échange instaure une tentative d'estimation objective de la réalité car l'évaluation des choses reste très subjective en l'absence d'échange. L'échange est la procédure la plus relativement juste parmi les autres formes d'appropriation qui sont le don et le vol. L'échange qui passe par l'argent peut apporter une satisfaction relativement égale aux partenaires. La plupart des rapports entre les hommes peuvent être rangés dans la catégorie de l'échange avec un balancement permanent pour Simmel entre le bien et le sacrifice.

L'ARGENT, UNITÉ DE VALEUR.

L'argent unité de mesure et d'échange est-il aussi unité de valeur ? Pour remplir sa fonction de mesure et d'échange des valeurs, l'argent est-il, doit-il être lui-même une valeur ou bien peut-il se contenter d'être un symbole dépourvu de valeur propre se demande Simmel. Un instrument de mesure doit-il être de la même nature que l'objet à mesurer ? Doit-il être long pour mesurer la longueur ? Être lourd pour mesurer un poids ? Être étendu pour mesurer l'espace ? Bref, avoir de la valeur pour mesurer la valeur ? Simmel pense que l'argent a aussi une valeur et qu'il peut s'échanger avec autre chose. Chaque chose a un contenu défini dont elle tire sa valeur. L'argent tire son contenu du fait qu'il vaut.

Le double rôle de l'argent vient de ce qu'il mesure les rapports de valeur entre les marchandises échangées, tout en s'introduisant dans l'échange avec elles, il représente à son tour une grandeur à mesurer. Il se mesure d'une part par rapport à ces biens et d'autre part à l'argent lui-même en cas de prêt ou en cas de change.

Pour Simmel, la valeur d'un objet repose sur le désir, contrarié ou non, qu'on en éprouve. L'objet, pour rester une valeur économique, ne doit pas non plus augmenter son prix au-delà d'une certaine limite, le rendant inaccessible dans l'absolu. L'écart entre le sujet et l'objet, d'où naît la valeur, au sens économique tout au moins, compte une limite supérieure mais aussi une limite inférieure. La forme économique de la valeur se situe entre les deux pôles :

celui du désir de l'objet et celui de sa jouissance, qui ne sont pas des activités économiques. Parler de valeur, de désir, amène à Spinoza, à Freud et à un travail récent d'Ilana Reiss-Schimmel sur *la Psychanalyse et l'Argent*. Freud pensait que le psychisme humain est caractérisé par le passage irréversible de l'ordre du besoin à l'ordre du désir et qu'à partir de ce passage, aucune conduite humaine ne peut être dissociée du fantasme. Dans les sociétés modernes, l'unité de mesure affecte à un produit une valeur objective, mesurable relativement à un autre produit en le débarrassant de son caractère sacré ancien. L'apparition de la monnaie témoigne d'un processus intellectuel allant de l'irrationnel au rationnel. Freud a établi une parenté entre la rapine et les représentations issues de l'oralité et une parenté entre le don et les représentations issues de l'analité : l'argent étant comparé aux excréments rétentionnés dans le rectum. I. Reiss-Schimmel pense que le niveau de structuration de la réalité psychique de l'individu se trouve dans un rapport d'influence réciproque avec celui de la réalité sociale du groupe.

Pour cet auteur, l'argent n'est pas le veau d'or, il en est même le contraire. L'argent est comme la manne de la bible, chacun trouve dans celle-ci de quoi calmer sa faim en qualité et en quantité. La seule chose interdite par la loi était de thésauriser cette manne. L'argent, comme la manne, est neutre. Il épouse le désir de chacun et devient le sein intarissable pour l'un, l'équivalent fécal pour l'autre, pour d'autres enfin, il devient fantasme de puissance, de pouvoir et d'intelligence. L'argent, invention humaine contrairement à la manne, porte en lui l'acceptation du relatif, du fini et du réel. C'est un élément de relativisation, de banalisation de la valeur des choses. Il quantifie les marchandises les unes par rapport aux autres sans leur conférer une valeur absolue. De par sa qualité d'instrument de mesure, il objective la valeur en la rendant commune pour tous. En même temps, il impose l'identification des personnes se livrant à l'échange comme étant des semblables identiques mais aussi différents. Enfin, c'est le "Moi" qui attribue à l'argent des propriétés archaïques. Les conduites d'accompagnement, d'accumulation tendent alors à nier le sentiment de manque à travers la possession de l'argent. Ceci rejoint les propos de Simmel rappelant que l'argent est un simple moyen qu'il ne faut pas

confondre avec le désir de posséder, désir qui peut se voir aussi bien en économie monétaire qu'en économie non monétaire. Simmel nous rappelle enfin que les institutions humaines ne sont pas auto-suffisantes et ne peuvent fonctionner sans argent. L'argent fait partie de la vie humaine et désigne l'univers social nous amenant tout naturellement à l'économie.

L'ÉCONOMIE

L'économie a longtemps été rattachée à l'éthique. Aristote en parle comme telle dans l'*Ethique à Nicomaque*. Adam Smith, père de l'économie moderne, était professeur de morale à l'université de Glasgow. L'économie en fait a deux origines, toutes deux liées à la politique.

Aristote considérait la politique comme la première des sciences : "Voilà à quoi vise notre présent traité qui est en quelque sorte un traité politique" . Pour lui, la politique doit utiliser les autres sciences comme l'économie et sa finalité doit être le bien de l'homme. Dans le chapitre I du livre I de *l'Ethique à Nicomaque*, Aristote rappelle que si la santé est la fin de la médecine, la richesse est la fin de la science économique. Il posait d'emblée deux questions fondamentales : la première, le problème de la motivation humaine par rapport à la question socratique : "comment doit-on vivre ?" et la seconde, le problème du jugement que l'on porte sur ce qui est accompli à l'échelle de la société. La seconde origine de l'économie est mécaniste. Cette conception apparue au XVII^{ème} siècle s'intéresse avant toute chose aux mécanismes plutôt qu'aux fins. Les finalités sont tenues pour données et l'objet de l'économie est de trouver les moyens pour atteindre ses fins.

Quand Aristote pose la question du rôle de l'économie c'est avant tout pour proposer une vision plus large de la politique et de l'éthique. Les questions économiques sont d'une extrême importance dans la réflexion éthique et dans la question socratique du "comment doit-on vivre?". Même si pour Amartya Sen, cette dissociation de l'économie et de l'éthique au détriment de l'éthique, a appauvri l'économie, la conception mécaniste

n'étant pas à rejeter.

Mais qu'est-ce que l'économie ? L'économie est la science de l'optimisation de la production et de la répartition des ressources rares au sein d'une collectivité humaine. Elle répond aux questions : "que faire et comment faire, au mieux, avec l'argent de la collectivité ?".

Une telle définition reste floue car elle permet de développer aussi bien la théorie marginaliste que la théorie keynésienne ou la théorie marxiste. Chacun développera sa propre théorie à partir de valeurs qui lui sont propres. De plus, au quotidien, de multiples représentations de l'économie existent et je citerai la macroéconomie keynésienne et la micro-économie walrasienne. Le point de vue micro-économique conduit le plus souvent à une interprétation différente de celle issue du point de vue macroéconomique. C'est l'opposition du tout et des parties. Le tout n'est fait que de parties mais il est autre chose que la simple somme de ces parties. Ce qui est bon pour les parties peut être mauvais pour le tout et vice versa. Il faut enfin, avec Simmel, constater que l'argent, dans notre vie, joue un rôle de plus en plus important et que l'homme moderne, comme le médecin, est non seulement un agent économique mais encore, est psychologiquement et intellectuellement entré en économie.

MESURE ET DÉMESURE

Je rappellerai qu'étymologiquement la mesure est née avec l'agriculture. Le mot "mensura" qualifiait l'action d'arpenter les terres de son propriétaire. La mesure est devenue l'action de déterminer la valeur de certaines grandeurs par rapport à une grandeur constante de même espèce prise comme terme de référence, comme le mètre étalon du pavillon de Breteuil par exemple. Le souhait de la mesure est de fixer des valeurs provisoires de vérité et d'authenticité.

Zénon, d'Elée, 450 ans avant Jésus Christ, a d'emblée posé la question de la mesure et de son référent : l'illimité et l'infini par la dichotomie et la divisibilité à l'infini. Aristote n'admettant pas que le fini et l'infini puissent procéder de la même mesure a pensé que l'infini pouvait se dire suivant le nombre. L'illimité provient de la répétition du fait qu'un

nombre peut toujours être rajouté à un autre nombre. La question de l'unité de mesure est donc tributaire de "la machine à mesurer", à diviser ou à ajouter. Benoît Mandelbrot donne l'exemple scientifiquement et mondialement fameux de la côte bretonne devenue modèle de l'incertitude de la mesure dans l'univers fractal. Depuis un satellite, vous apercevez les dentelures des ses pointes et abers. Depuis un avion à basse altitude, vous découvrez les recoins de ces petites plages et si vous mettez les pieds sur les rochers, vous verrez les multiples aspérités qui accrochent votre peau... Vous pourrez alors vous demander mais quelle est la longueur de cette côte bretonne ? Selon que vous suiviez les aspérités vues depuis le satellite, l'avion, ou votre hauteur de pied, les comptes seront différents, ils le seront encore plus si vous allez au-delà de ces repères. La côte bretonne nous permet d'entrer ainsi dans l'univers fractal : "l'univers observé n'est pas l'univers réel : c'est un hérisson pointant ses doigts multiples et structurés vers le cosmos lointain". La longueur de ces côtes apparaît d'autant plus grande que la règle utilisée pour la mesurer est courte mais quelle est sa vraie longueur ?

Le concept de longueur doit incorporer cette incertitude et Laurent Nottale nous en donne un autre exemple. Il voit un homme ici, plus loin un de ses organes, plus loin une cellule, plus loin un noyau. Il reparle, de ce qu'il avait énoncé en début d'exposé, d'une vision zoomée en nous rappelant que pour voir au dixième de millimètre, l'homme prend une loupe, que pour voir à l'échelle du micron il prend un microscope électronique, pour voir à l'échelle d'un Angström, il prend un microscope à effet tunnel et qu'au-delà il prend un accélérateur de particules.

La mesure sous entend la précision et le caractère scientifique des choses. Abraham Moles nous rappelle avec véhémence que le "précis" n'est pas synonyme de "scientifique", qu'il y a eu un "vertige de la précision" à la fin du XIX^e siècle qui nous a amené à confondre "la mesure et la chose" et à vivre sous l'idéologie de la précision : "ce qui est précis est bon... ce qui est imprécis est mauvais.., et n'est bien que ce qui est précis". Si "mensura" a donné naissance à "mensis" : le 'mois', il a aussi donné naissance à "mens" : esprit, et à "mentior" : mentir. Bref, la mesure nous rappelle son ambiguïté et Shakespeare ne dit pas autre chose

dans *Henry VI* : "Humaine, trop humaine, la mesure, c'est mentir autant que dire le vrai". La mesure est humaine comme le disait déjà Protagoras à l'époque de Platon "l'homme est la mesure de toute chose : de celles qui sont en ce qu'elles sont, et de celles qui ne sont pas en ce qu'elles ne sont pas".

La mesure nous fait passer de la précision scientifique à l'incertitude d'une part et à la démesure d'autre part. La mesure entre alors dans le champ des vertus. A. Camus pensait que l'on progresse vers la bonne mesure grâce à la "pensée de midi" incarnée par le visage méditerranéen et la pensée grecque qui y est née. Dans ce paysage se manifeste un équilibre des contraires qui sont l'ombre, la lumière, le soleil et la mer. "Cette mesure était symbolisée par Némésis, la déesse de la mesure, fatale aux démesurés". La démesure est le manque de mesure qui peut être l'exagération des attitudes et des sentiments... La démesure c'est aussi l'hubris des anglosaxons qui ont fait appel au mot latin : hubris signifiant : orgueil surhumain, prométhéen. Le mythe de Prométhée nous ramène de nouveau à Albert Camus et à *L'homme révolté*. En volant le feu aux Dieux, Prométhée leur vole le savoir pour le porter aux hommes en détresse et les délivrer de la mort. Le mythe de Prométhée illustre la volonté humaine d'avoir une activité à l'image de celle des Dieux, d'avoir une vie qui ne soit pas sous la dépendance absolue du principe de l'utilité. Un complexe de Prométhée peut même être imaginé : il correspondrait aux tendances qui nous poussent à savoir autant que nos pères et plus que nos pères, pour nous médecins à savoir autant que nos maîtres et plus que nos maîtres.

La mesure est une vertu et dans un ouvrage récent de Pellegrino et Thomasma sur *Les Vertus et la Pratique Médicale*, elle est traitée au chapitre de la tempérance. Pour les auteurs, la tempérance n'inclut pas seulement les rapports de l'individu avec l'alcool, la nourriture et le sexe comme Aristote le fait dans les chapitres XI et XII du livre III de *L'Ethique à Nicomaque*. Elle inclut aussi la mesure. Le médecin, entre mesure et démesure, doit éviter de "jouer à Dieu" en répondant au pied de la lettre à ce que demandait Elias Canetti : "ceux que nous sommes incapables de garder en vie ne doivent pouvoir nous reprocher de n'avoir rien fait pour les sauver. Ce reproche implique un défi qu'ils nous transmettent. La folle et

divine illusion que nous pourrions vaincre la mort". Une telle démarche ne peut être que génératrice de souffrances inutiles pour le malade et de dépenses pour la collectivité. La mesure pour le médecin est de mettre au service de la faiblesse du malade toute la puissance technique médicale. La mesure pour le médecin est de traiter les malades démunis et les propos des auteurs doivent être rapprochés de la situation américaine où trente cinq millions d'individus ne sont pas assurés sociaux. La mesure pour le médecin aussi est de ne pas quitter le monde des soins pour le monde des affaires en additionnant dans un but lucratif les actes diagnostiques et thérapeutiques inutiles mais toujours générateurs de souffrances. Mais si la mesure est une vertu, peut-elle s'enseigner ? Socrate dans le *Menon* de Platon ne le croyait pas. Pellegrino et Thomasma pensent le contraire.

L'ETHIQUE

Je ne reviendrai pas sur la définition de l'éthique qui a été donnée lors du précédent séminaire "Philosophie et Médecine I". Je me contenterai d'ajouter cette proposition de Thomas Nagel : "le problème central de l'éthique est de savoir de quelle manière les vies, les intérêts, le bien-être des autres se traduisent par des revendications sur nous-mêmes et comment celles-ci doivent être réconciliées avec le but et la manière de vivre notre propre vie". Comme l'a montré Jean Paul Moatti, l'opposition traditionnelle entre l'éthique médicale et l'économie repose sur une triple confusion. L'importance de l'éthique et de la déontologie dans l'exercice de la médecine a une racine éminemment économique liée à l'impossibilité de réguler la production de soins par le marché. Nombre de questions relevant de l'éthique médicale traitent en réalité implicitement du problème économique des limites dans l'allocation des ressources pour telle ou telle procédure médicale.

Quand un médecin rédige une ordonnance dans son bureau de consultation ou au lit du malade, il engage d'un trait de plume ou de bille des dépenses qui concernent la collectivité. Le colloque singulier, le secret médical l'amènent à penser que tout doit être fait

pour son malade au besoin même en contradiction avec la collectivité. Cependant, les limitations se multiplient : que ce soit la possible limitation d'accès aux spécialistes, que ce soit la limitation des prescriptions médicamenteuses et des explorations complémentaires, que ce soit enfin la limitation de plus en plus prégnante des implantations d'équipements lourds.

Le médecin hospitalier salarié connaît, dans le cadre du budget global, la lenteur de la mise en place des investissements constamment soumis à négociation. Cette négociation tient compte de critères nouveaux et pertinents comme celui de la masse critique mais tient souvent compte de rapports de pouvoir entre les demandeurs. Certains médecins hospitaliers répètent qu'ils n'ont pas choisi ce secteur d'activité pour régler de tels problèmes économiques. Le renouveau de la pensée philosophique de Simmel devrait les aider à comprendre que le médecin moderne est devenu un agent économique et qu'il est psychologiquement et intellectuellement entré en économie. Avec les restructurations hospitalières, les réorganisations des activités médico-chirurgicales aboutissant à la fermeture de lits ou de services et à l'émergence de nouvelles activités, le médecin hospitalier, dans cette tension nouvelle et inattendue pour lui, entre l'intérêt collectif et son intérêt personnel, est confronté à sa survie économique. Il peut même s'exposer, dans de rares cas, à ajouter des actes aux actes et à quitter la mesure dans le seul but de justifier sa fonction.

Pour le médecin ayant choisi le secteur libéral, par goût personnel ou par manque d'opportunité dans le secteur public, le problème n'est pas moins complexe. Le médecin n'est pas payé. Il est "honoré" à l'acte médical s'il a une activité libérale et il a un traitement s'il a une activité hospitalière. En bref, d'un trait de plume, il engage des dépenses prises en charge par la collectivité et en même temps il s'établit un revenu. Alors pourquoi ne pas ajouter un acte à un autre acte ? Nous nous retrouvons ainsi dans la démesure déjà évoquée. Les abus et gaspillages liés à l'offre insistante et abusive de certains médecins (overuse-oversolding) sont aussi anti-éthiques que ceux liés à la demande insistante de certains patients. Le médecin est en effet "l'agent moral" de son patient car celui-ci est dans l'incapacité de juger de la qualité de l'acte médical avant

sa réalisation. Michel Gourinat, dans une étude sur Hegel nous assène ceci : "la médecine tend à la sauvegarde et à l'amélioration de la vie. Du point de vue des individus, la médecine est une activité économique. Cela signifie en économie libérale qu'elle est comme toute activité économique, une occasion de profit. C'est là une considération que limitent singulièrement les effets de la conscience professionnelle puisque la médecine apparaît sous cet aspect comme une activité lucrative et non plus comme une activité morale. Il en résulte une tentation permanente de traiter les malades comme de simples moyens.

En 1987, Arnold Relman dans le N.E.J.M. analyse la pratique médicale libérale dans le nouveau climat des affaires. Il craint la perte de confiance des patients dans la détermination des médecins à vouloir le bien-être de leurs clients et il craint par ailleurs que l'activité médicale libérale rémunérée à l'acte ne soit pas différente d'une entreprise en quête de profits.

En 1988, c'est Walter Benjamin dans le N.E.J.M. qui analyse les forces centrifuges qui détruisent la profession médicale". Il regrette qu'actuellement la technique prime tout et propose que la formation professionnelle des médecins soit une éducation et non pas seulement une compétence technique. Il n'y a pas pour lui de solution idéale possible dans un monde où l'hubris est général. Le goût de puissance est insatiable et nous, les médecins, maximisons nos talents de guérisseur et minimisons ceux des autres. Les médecins ont ainsi une manière plus sophistiquée que les autres de rationaliser leur propre intérêt personnel.

La publication la plus intéressante est peut-être celle de Steinbrook du N.E.J.M. du 5 mai 1994. Le titre peut paraître provocateur : "Argent et choix de carrière". Pour l'auteur, les revenus des médecins sont décriés et considérés comme une cause de coût élevé des soins de santé aux U.S.A. Ces revenus sont classiquement considérés par les médecins eux-mêmes comme la raisonnable compensation d'une longue formation, d'un travail difficile et d'une lourde responsabilité. L'auteur constate que la sécurité d'accéder à des revenus élevés

attire beaucoup d'étudiants brillants contribuant au progrès médical d'une part et à une haute qualité des soins d'autre part. Il constate que le choix d'une carrière est toujours une décision personnelle. L'argent, le défi intellectuel, le prestige, l'opportunité de travailler, la stabilité du travail, la possibilité d'avoir des loisirs et du temps à consacrer à sa famille, le désir d'aider les autres et la société sont souvent invoqués par les médecins. La médecine a été et doit rester au cœur des professions tournées vers l'autre. L'attention généreuse au bien-être des autres est inhérente à la profession médicale. Les retombées financières et la sécurité sont des considérations importantes pour l'avenir des médecins comme l'est la tension entre l'autonomie professionnelle et l'augmentation de l'embrigadement de la pratique médicale. Pourtant, le caractère essentiel de la profession médicale pourrait être en danger si l'intérêt financier personnel devenait le premier facteur ou la seule issue décidant les étudiants à choisir la carrière médicale. L'auteur cite pour conclure Eisenberg : "perdre de vue la chance d'avoir une profession dans laquelle nous pouvons nous faire du bien en faisant du bien aux autres reflète une embarrassante perte de perspective". Cette avalanche d'opinions négatives ne doit pas nous faire oublier que pour des nombreuses raisons il n'est pas choquant d'intégrer l'économie à la pratique médicale. Pour les économistes de Santé, Thérèse Lebrun et Jean Claude Sailly "il n'y a pas lieu d'opposer le médecin et l'économiste, l'argent et la santé. Celle-ci nécessite des ressources financières et l'acte médical justifie une contre partie financière qui ne peut en être détachée".

Les études coût-efficacité, coût-utilité avec les Qaly, coût-bénéfice, les Pylls et l'approche du prix de la vie humaine nous font prendre conscience que les critères économiques doivent être pris en compte dans les choix médicaux.

Je voudrais étayer mon propos par la publication récente de Moertel, concernant la chimiothérapie des cancers coliques dans le N.E.J.M. du 21.04.94. L'auteur compare l'efficacité de l'association du 5 F.U. avec l'acide folique à posologie variable dans le cancer colique au stade Dukes C. La qualité de vie des patients traités et les coûts de six mois de traitement. Selon les posologies, le coût s'élève à 545 \$, 4 110 \$, 7 500 \$. Il s'avère que l'association la moins chère est celle qui a la meilleure efficacité

thérapeutique et celle qui entraîne la meilleure qualité de vie. Cette étude nous fait prendre conscience que le gain obtenu pour les patients et la collectivité peut être utilisé dans la prévention et dans les campagnes de dépistage. A l'affirmation : "le médecin a tout à faire pour son malade, l'économiste répond qu'une "telle proposition poussée à l'extrême serait anti-éthique pour la collectivité". J'en reviens à cette tension éternelle entre l'individu et la collectivité.

L'éthique donne un sens à nos choix. Mais ceux-ci ne sont pas toujours aussi évidents que ceux proposés dans cette étude. Dans les cas complexes comme les greffes d'organe, où il y a pénurie, l'éthique permet elle d'envisager des choix meilleurs pour le malade et la collectivité ? Mais tout n'est pas aussi simple. Deux courants éthiques s'opposent. Celui de l'éthique déontologique traditionnelle et celui de l'éthique utilitariste.

L'éthique déontologique kantienne nous est bien connue en France : d'abord ne pas nuire, tout tenter pour sauver chaque malade, respecter la vie et refuser enfin toute discrimination. Les principes qui permettent de respecter cette éthique sont : le libre choix du médecin par le malade, le secret médical du colloque singulier entre médecin et malade, la liberté de prescription du médecin, la libre entente entre le médecin et son malade dans le paiement à l'acte afin de rendre le médecin plus attentif à son malade. L'éthique utilitariste de Bentham (1780) et J.S. Mill (1801) est la plus ambitieuse des théories éthiques existantes. L'utilitarisme est la combinaison de deux postulats : le conséquentialisme et l'hédonisme. Le conséquentialisme juge les actions bonnes ou mauvaises sur leurs conséquences. L'action est secondaire, la conséquence, elle, est essentielle. La préoccupation éthique de base est de faire en sorte qu'il y ait plus de bien-être pour le plus grand nombre d'individus possibles. L'hédonisme retient que le bien-être c'est le plaisir, l'absence de souffrance. En matière de santé, l'éthique utilitariste de Bentham s'appuie sur un seul principe qui tend à optimiser l'activité médicale en vue du bien commun. Celui-ci étant défini comme l'addition ou la moyenne des intérêts de chacun des membres de la collectivité. On cherche alors à améliorer la santé du plus grand nombre de patients. Une telle éthique utilitariste peut entraîner un conflit entre l'intérêt collectif et l'intérêt individuel. Les médecins doivent-ils chercher à maximiser le bien-être et la santé de leurs patients ou bien doivent-ils maximiser l'intérêt

général ? Cette éthique utilitariste des pays anglo-saxons a été critiquée par J. Rawls car elle fait insuffisamment preuve de justice en particulier dans les essais thérapeutiques contrôlés. La controverse de Manchester en août 1993 ne peut se comprendre, pour nous Français, que dans le cadre de cette éthique utilitariste. L'éthique nous donne un sens, certes, mais face à un problème économique donné, deux théories éthiques opposées nous font prendre conscience de l'incommensurabilité et nous obligent à penser le relativisme d'une façon plus large. Ces théories ne se contredisent pas directement mais s'excluent. Si ce n'était pas le cas, il n'y aurait pas de difficulté à les combiner. Elles ne peuvent pas l'être et c'est cela qui détermine le commencement de la discussion. Le conflit en pratique entérine la victoire des uns et la défaite des autres. Plus de liberté individuelle affaiblit la solidarité et plus de solidarité diminue la liberté individuelle par le jeu de l'assistance. En bref, le conflit est tragique car tout le monde a raison. Il faut essayer de conjuguer, de hiérarchiser ces deux théories en fonction de ce que je peux faire et ce qui dépend de moi et en fonction de ce que je ne peux pas faire et qui ne dépend pas de moi. Il faut revenir à "la vision zoomée" de Laurent Nottale évoquée précédemment.

Mes propos peuvent laisser penser que l'éthique est la seule limite de l'ordre technoscientifique. Cela n'est pas exact au risque de s'exposer à l'angélisme. John Rawls et sa théorie de la justice précédemment citée m'amène à rappeler qu'entre l'ordre technoscientifique et l'ordre éthique existe un ordre juridico-politique et un ordre de la Morale. L'éthique donne un sens à notre activité technoscientifique mais la politique nous en donne les moyens. Etant donné le sujet retenu, je ne m'appesantirai pas sur cet ordre juridico-politique, simplement pour rappeler qu'il est structuré en son intérieur par l'opposition du légal et de l'illégal et comme tout ordre, celui-ci doit être limité de l'extérieur par l'ordre de la morale et l'ordre de l'éthique. Pour le médecin, l'éthique est une fin, l'argent un moyen. Je citerai Kant dans les *Fondements de la Métaphysique des mœurs*: "dans le règne des fins, tout a un prix ou une dignité. Ce qui a un prix peut être aussi bien remplacé par quelque chose d'autre à titre d'équivalent, au contraire, ce qui est supérieur à tout prix, ce qui par suite n'admet pas d'équivalent, c'est ce qui a une dignité". Pour le médecin, il existe une tension permanente entre le point de

vue individuel et le point de vue de la collectivité. Cette tension symbolisée depuis *L'Antigone* d'Eschyle par le conflit entre le pouvoir-Créon et l'individu-Antigone, est éternelle. Ce double point de vue est enraciné en chacun de nous. Le point de vue collectif suscite une forte exigence d'impartialité et d'égalité mais notre point de vue personnel y fait souvent obstacle. Penser que les êtres humains adoptent toujours une attitude exclusivement intéressée n'équivaut pas à affirmer qu'ils agissent toujours de façon intéressée. Il serait extraordinaire que l'intérêt personnel ne joue pas un rôle majeur dans de multiples décisions. Les transactions s'effondreraient si l'intérêt personnel n'occupait pas une place importante dans nos choix. Le médecin, comme tout être humain, est, avec l'argent considéré comme une valeur, renvoyé à la relativité de sa propre valeur et peut en souffrir et être amené à penser qu'un paradis a été perdu et que peut-être il sera retrouvé un jour. Mais l'argent, objet d'échange et de mesure, infirme toute prétention à l'absolu. Son pouvoir d'achat est le rappel permanent du manque fondamental que chacun de nous porte au fond de lui et apporte l'illusion de créer et de retrouver la valeur perdue de l'être. Ce conflit éthique car conflit il y a amènera le médecin à intégrer ces deux points de vue contradictoires et souvent irréductibles. Il pourra avec Simmel se rappeler que l'argent est un des facteurs modernes rendant les comportements humains plus objectifs et plus intellectuels, que c'est un étalon objectif de toutes les marchandises évaluables mais que c'est la culture individuelle qui permet de l'utiliser à plus ou moins bon escient. En admettant que la compétence ne soit plus rémunérée à son juste prix et ne soit plus reconnue socialement, la supériorité de l'homme cultivé sur celui qui ne l'est pas se maintiendra. Il existe pour Simmel une culture objective qui est l'ensemble des productions de l'esprit dans tous les domaines. Il existe une culture subjective qui est l'ensemble des savoirs qu'un individu possède et la différence entre ces deux cultures étant de plus en plus grande, l'utilisation de l'argent sera de plus en plus différenciée et peut-être de plus en plus difficile. Peut-on et faut-il pour accroître ce savoir subjectif enseigner les vertus aux médecins pris entre valeurs et vertus, entre mesure et démesure ? En attendant, le médecin se remémorera cette réflexion d'Isaiah Berlin : " les hommes doivent prendre conscience devant l'unité primitive rompue de la nécessité de faire des choix douloureux entre des options

incompatibles dans leur vie privée comme dans leur vie publique qui ne peuvent être totalement séparées. Le médecin pourra alors essayer d'exercer de façon responsable un métier qui se veut avant tout altruiste.